Cahiers Congolais de Sociologie - N° 44 - Juillet 2022

Le « Champ Ecole Paysans », une formation participative pratique du « paysan urbain » maraicher à Kinshasa. Etude menée au Pool Malebo site de Tshuenge à Masina

CHAMP ECOLE PAYSANS », UNE FORMATION PARTICIPATIVE PRATIQUE DU « PAYSAN URBAIN » MARAICHER A KINSHASA. ETUDE MENEE AU POOL MALEBO SITE DE TSHUENGE A MASINA. Par KABA-KABA Mika Alphin

Résumé A Kinshasa, des paysans urbains s'occupent et vivent principalement du maraichage pratiqué avec des moyens rudimentaires pour la subsistance. Pour plus d'efficacité et de bénéfice, une formation pratique des paysans urbains par la méthode appelée « Champs Ecole Paysans » est organisée. Cet article examine l'organisation, la pratique et les effets escomptés de cette formation dans le cas des maraichers du site de Tshuenge à Masina. Cette agriculture urbaine peut contribuer de façon significative à la sécurité alimentaire et à la création d'emplois à Kinshasa pourvu qu'elle quitte le niveau d'agriculture de subsistance vers une agriculture moderne et que la formation soit une priorité pour le ministère de l'Agriculture. Mots clés : Champ Ecole paysans ; Formation pratique ; paysan urbain.

Resume In Kinshasa, the urban farmers looks after and live chiefly to the maraichage practice with rudimentary means for subsistence. For more efficacy and benefits, a

practice formation of urban farmers by the method called “Famers field School” is organized. This article examinate the organization, the practice and discorinted- effect of this formation in the case of site's maraichers of TSHUENGE at MASINA. This urban agriculture can contribute signicative's way to the nourishment security and to the job's creation at Kinshasa provided that she leaves the agriculture and subsistence over a modern agriculture and the formation be a priority for the Agriculture ministry.

Word key: Farmer field School; Peasant (Farmer); Practical Formation

Introduction

Les populations urbaines, en particulier celles des pays en développement, connaissent une croissance quantitative spectaculaire. Cette explosion démographique exige des grands moyens pour la nourrir. Ce qui n'est pas toujours le cas et qui engendre plusieurs problèmes de sous-alimentation et de malnutrition surtout dans nos villes des pays en développement. Cette nécessité ne peut trouver des solutions idoines que par l'augmentation de la production agricole dans les pays en développement et le refus de gaspillages dans les pays industrialisés. Ce secteur de l'économie requiert des hommes

et des femmes capables de produire abondamment, la modernisation des pratiques agricoles ainsi que la formation des agriculteurs à des nouvelles méthodes culturales et la transformation des produits agricoles. Car l'absence de tous ces facteurs les enfermerait dans une agriculture de subsistance et de routine. Cela ne leur permet guère de faire des économies nécessaires pour leur épanouissement. Cette introduction permet de passer des généralités au cas particulier du site de Tshuenge à Kinshasa au Pool Malebo où les maraichers sont confrontés aux diverses difficultés. Ce qui exige une formation pratique des producteurs (paysans) en vue de revaloriser leur travail, augmenter la production et relever leur standing de vie et celui des consommateurs (acheteurs). Nous voulons examiner à travers cet article la façon dont la formation est organisée et pratiquée dans le cas des paysans urbains ou maraichers de la ville de Kinshasa et ses effets escomptés. Ce texte est le résultat de nos recherches menées au Pool Malebo dans le site de Tshuenge à Masina. Notre réflexion est structurée en trois points hormis l'introduction et la conclusion. Le premier point donne un aperçu du « Champ Ecole Paysans », son origine historique et sa pratique ; Le second point abordera l'agriculture urbaine, ses types et ses techniques culturales. Le dernier point se penchera sur la formation des paysans urbains à travers le « Champ Ecole Paysans » et ses effets escomptés.

DU CHAMP ECOLE PAYSANS (C.E.P)

Un élément fondamental de la vie paysanne et des systèmes agraires est la façon dont s'organisent les rapports sociaux entre les individus appartenant à une même communauté et la façon dont se prennent les décisions micro-économiques (Dupriez, H., 1980 : 27). Au sein des systèmes agraires, les décisions d'ordre économique et social se prennent à plusieurs niveaux de responsabilité. Chaque niveau de la décision économique ou sociale, qu'il soit individuel ou collectif, se comporte dans le système agraire en fonction d'un « statut » et d'objectifs qui lui sont propres. Dans le milieu rural congolais, chaque individu est impliqué dans diverses organisations ayant chacune ses fonctions et ses caractéristiques décisionnelles propres. Au Pool Malebo, nous observons plusieurs organisations parmi les « paysans urbains ». Nous pouvons distinguer notamment les groupes de production, les groupes de consommation, les groupes de résidence, les lignages ou segments de lignages, les communautés villageoises et les groupements supra villageois. Chaque « niveau » de l'organisation socio-économique poursuit des objectifs propres, dans le système agraire tels que produire des biens utiles à l'autosubsistance, des produits agricoles échangeables contre monnaie, gérer les droits et prérogatives foncières, etc. Dans le cadre de cet article, nous focalisons notre attention sur le groupe de production appelé « Champ Ecole Paysans » que nous définissons dans les lignes qui suivent.

Définition (F.A.0, 2015) L'expression « Champ Ecole Paysans », est une terminologie qui est traduite du terme anglais « Farmers Field School », lui-même issu du terme indonésien « Sekolah lapanga » qui veut dire « Ecole dans les champs des producteurs » (Kaba-kaba, M., 2013 : 158). Le « Champ Ecole Paysans » est donc une approche participative de formation basée sur les principes de l'éducation non formelle des

adultes. Elle est une école sans mur et devant les plantes (champs) où les producteurs se réunissent régulièrement pour renforcer leurs capacités d'analyse et de résoudre leurs problèmes individuels et communautaires. Il reflète des principes fondamentaux comme : la formation a lieu au champ ; les conditions du champ déterminent le contenu de la formation (les problèmes du champ sont observés et analysés de la plantation jusqu'à la récolte).

Historique (F.A.0, 2015) Le « Champ Ecole Paysans » a vu le jour en 1989, dans le Java central en Indonésie. Son objectif était de résoudre les problèmes nés ou provoqués par l'utilisation intensive des produits chimiques (pesticides et engrais) dans les champs de riz principalement avec l'assistance des projets de développement de la FAO, s'appuyant sur la méthodologie de l'éducation non formelle (ENF) des adultes. Dans le cadre de ses activités de vulgarisation agricole, le projet Intrants FAO met en œuvre depuis 2004 un vaste programme novateur basé sur le concept de « Champ Ecole Paysans ». Après une production miracle, les paysans sont butés à beaucoup de problèmes entre autres :

les dangers contre l'environnement (milieu, animaux, biodiversité, sol, eau, air ; etc.) ; le coût élevé des engrais et engins ; les risques d'intoxication de l'homme.

Pour résoudre le problème de la Gestion Intégrée de la Production et des Prédateurs (GIPD), la FAO aide à l'introduction et à l'adaptation aux conditions locales, de la méthodologie de formation participative des cultures à travers les Champs Ecole Paysans ; Avec objectif d'atteindre les productions de qualité, à bon coût de production avec moins de risque à l'environnement et à l'homme. Ainsi on peut renforcer les capacités des producteurs à identifier et résoudre les problèmes de leurs champs dans les conditions qui sont les leurs. Les champs Ecole Paysans fournissent donc aux paysans un environnement d'apprentissage approprié afin qu'ils puissent atteindre leurs objectifs de réduction des intrants chimiques et d'accroissement des bénéfices.

Objectif du CEP Le « Champ Ecole Paysans » a pour objectif : Renforcer les capacités des producteurs à identifier et résoudre les problèmes de leurs champs dans les conditions qui sont les leurs ; Renforcer les capacités d'organisation des communautés de base initialement par la consolidation de la cohésion sociale ; Assurer que les techniques développées sont adaptées/appropriées aux conditions des producteurs (ADAPTATION) ; Créer une masse critique capable de déclencher un leadership et un développement durable dans la communauté.

Principes de base du CEP Le CEP offre aux paysans un cadre et une opportunité d'apprendre en pratiquant les nouvelles techniques culturales et à partir des observations dans le champ. Ces principes sont les suivants : le champ est la première ressource d'apprentissage ; l'expérimentation constitue la base de l'apprentissage ; la prise de décisions guide le processus d'apprentissage ; la formation dure pendant une

saison culturale (cycle complet). La formation se fait durant toutes les charges ; le contenu de la formation est basé sur les conditions locales du CEP ; ce contenu dépend des problèmes qui se posent et donc il peut évoluer dans le temps et dans l'espace suivant les écologies.

Technique de Formation du CEP

Les écoles aux champs fournissent aux paysans un environnement d'apprentissage approprié afin qu'ils puissent atteindre leurs objectifs de réduction des intrants chimiques et d'accroissement des bénéfices. La formation au niveau des écoles paysannes se fait suivant une approche participative basée sur l'apprentissage par l'action, et dans le respect des principes andragogiques et de l'éducation non formelle des adultes. Elle valorise le savoir-faire du paysan. Le dialogue instauré guide le processus d'apprentissage par la découverte en affirmant les aptitudes d'observation et de raisonnement. Elles sont généralement animées par des agents de vulgarisation pouvant provenir de diverses institutions (étatiques ou non étatiques, d'organisations professionnelles paysannes). Ces agents sont appelés des Facilitateurs ou animateurs mais pas des formateurs. Il est important que ces facilitateurs aient une expérience directe dans la culture visée ou dans le système de culture à améliorer. Pour ce faire, ils reçoivent une formation en technique de production et de protection intégrée (PPI) de la culture ou du système de culture à améliorer et aussi en technique de formation participative des adultes (andragogie et dynamique de groupes) durant tout le cycle de culture. Un des principaux objectifs du facilitateur est d'aider à la réalisation d'une dynamique de groupe de telle sorte que les participants puissent s'entraider une fois la formation terminée. Durant la formation, des exercices de formation de groupe et de coopération sont développés pour créer la cohésion et la confiance dans le groupe. Le facilitateur doit se dégager progressivement du travail pour que le producteur (paysan) soit de plus en plus autonome et pourrait devenir un expert dans son champ.

La formation au niveau des écoles au champ se fait par groupes de 15 personnes au maximum. Le groupe est une entité importante des écoles paysannes, la qualité de sa composition est alors déterminante pour la réussite de la formation. Le Champ Ecole Paysans est toujours organisé dans la communauté où les paysans vivent. Les participants au CEP passent l'essentiel de leur temps d'apprentissage dans le champ qui est la première source d'apprentissage. Cette technique accompagne toutes les autres techniques et méthodes de formation dans les écoles au champ. En effet, le facilitateur n'est pas un enseignant. Il respecte les principes de formation des adultes. Ses exposés ne sont pas faits directement mais il procède par susciter la réflexion et l'observation des apprenants pour leur permettre de passer par les différentes étapes de cycle d'apprentissage par l'expérience. Il devra poser des questions ouvertes et garder à l'esprit les suivantes : Quoi ? Qui ? Quand ? Comment ? Il les adapte à chaque circonstance des apprenants, c'est-à-dire leur passé. Il est modérateur, il aide le groupe à découvrir ou utiliser toutes les compétences de façon à l'amener à trouver des solutions au problème posé. Son rôle est de : créer un environnement où les participants se sentent à l'aise ; conduire les discussions ; s'assurer qu'il existe une bonne

communication au sein du groupe ; fournir les informations scientifiques, techniques, sociales et organisationnelles utiles au développement des compétences, etc. Le Champ Ecole Paysans est donc une méthode de formation pratique des paysans pour moderniser leur agriculture traditionnelle afin d'augmenter leur production et de surcroit, leur revenu. Les paysans urbains du Pool Malebo la pratiquent dans leur culture maraichère. Nous allons l'examiner ci-dessous après la description de leur activité en question, l'agriculture urbaine.

De l'agriculture urbaine à Tshuenge

Dans ce point, il est question de décrire une activité rurale, l'agriculture, qui prend racine en ville sous le nom de l'agriculture urbaine. Qu'entend-on par agriculture urbaine ?

Définition Le concept d'agriculture urbaine, selon Mougeot cité par B.Muzingu (2004), dans sa définition la plus large, englobe une variété d'activités qui peuvent prendre place dans les limites ou en périphérie des agglomérations urbaines. Pour lui, cette agriculture comprend à la fois la production végétale (agriculture vivrière ou non et arboriculture) et animale (bétail, volaille, poisson, etc.) dans les zones urbaines bâties (productions intra-urbaines) et aux alentours (productions péri-urbaines). Selon P. Beatrix, l'expression « agriculture urbaine » surprend car elle associe deux termes apparemment antinomiques ; aussi et à défaut d'une définition précise, la notion s'applique, nous semble-t-il, aux activités exercées à l'intérieur ou au contact des villes et agglomérations, toujours dans un but de production, mais aussi pour répondre à des besoins de loisirs, d'environnement, de restauration de site ou d'aménagement du paysage, de santé publique ou personnelle ainsi que d'harmonie sociale. C'est une agriculture intensive, la production par hectare pouvant être dix fois plus importante que dans les grandes exploitations, et consacrée principalement aux légumes et aux fruits. D'après les définitions de ces auteurs, les activités agricoles pratiquées sur le plateau des Batéké et à Maluku font partie de l'agriculture urbaine, dans la mesure où le plateau des Batéké et Maluku sont à l'intérieur des limites administratives de la ville de Kinshasa. Sinon, elle est une agriculture rurale. Dans cette étude, nous parlons des activités agricoles intra-urbaines à caractère paysan pratiquées à la périphérie de la ville, plus précisément du maraichage dans le Pool Malebo.

Types d'agriculture pratiqués Au site de Tshuenge en particulier comme au Pool Malebo en général, on assiste à une prédominance croissante de la culture de légumes, culture vivrière la plus pratiquée et en toutes saisons. Celle-ci est suivie par la pratique de l'élevage de la volaille et du bétail, caprins et ovins, qu'on rencontre quelquefois en divagation dans certains quartiers de la capitale. Il faut noter aussi les activités de coupe du bois de chauffe, du ramassage des produits comme chenilles, grillons, champignons dans cette agriculture urbaine ainsi que la pêche artisanale. Kinshasa est un centre de consommation plus qu'une entité de production. Son sol à texture quasi sablonneuse ne lui confère que de façon marginale la vocation agricole. Néanmoins deux

types d’agriculture y sont pratiqués (PNUD/UNOPS, Op.cit., p.49) :

? Agriculture Traditionnelle L’agriculture traditionnelle pratiquée à Kinshasa présente presque les mêmes caractéristiques que partout au Congo. Sa production est faible à cause des outils rudimentaires utilisés. Dans les provinces, elle est itinérante, celle du Pool Malebo est intensive ; car le même lopin de terre est cultivé chaque année. Mais cette superficie emblavée est faible, une plate-bande de 2m sur 12 environ. Un paysan peut en avoir trois ou quatre. Les sols sont pauvres parce que sableux et exigent un apport considérable et régulier d’amendements organiques et autres intrants. Ainsi les maraichers utilisent quelques rares fois des engrais chimiques (NPK, Urée) ou des engrais verts pour le fertiliser et des produits phytosanitaires pour éradiquer les parasites des cultures. Malgré l’usage des engrais, les rendements sont toujours faibles. Serait-ce dû aux faibles quantités ou au mauvais usage de ces engrais ? Les maraîchers et les riziculteurs pour la plupart ne bénéficient d’aucun encadrement technique, ils recourent à leur expérience antérieure ou apprennent sur le tas (Learning by doing). Dans ce type d’agriculture, la main d’œuvre est généralement familiale et quelquefois communautaire, c’est-à-dire que les producteurs peuvent s’associer pour travailler en équipe à tour de rôle. Les facteurs de production sont essentiellement la terre et les moyens de production : les outils, le matériel végétal, les engrais chimiques et organiques, les espèces (semences).

? Agriculture de type intermédiaire. Ce type d’agriculture est dit intermédiaire par rapport à l’agriculture traditionnelle et à l’agriculture moderne. Cette dernière se rencontre essentiellement chez les fermiers installés au plateau de Batéké. Ils recourent à la mécanisation pour certains travaux agricoles et à une main- d’œuvre salariée. Ce type d’agriculture est pratiqué par certains agronomes bénéficiaires d’un encadrement technique de la part des structures spécialisées, étatiques ou privées telles que F.A.O, Ministère d’Agriculture, etc. Ces agriculteurs appliquent les différentes techniques culturales améliorées qui leur sont apprises. C’est le cas des maraichers qui exploitent dans les aires d’intervention des projets PNR (Programme National du Riz), PASMAKIN (Projet Agricole et de Santé des Maraichers de Kinshasa), JEEP (Jardin et Elevage Parcellaire). Ils utilisent parfois les semences améliorées leur remises par les ONG ou structures étatiques en l’occurrence le Service National de Semences (SENASEM), les engrais chimiques et verts, du fumier, notamment les drêches de brasseries ou les parches de café vendus par des chauffeurs des usines de boisson et de café tels que Bracongo, Noguera, Office national du Café. Certains agriculteurs bénéficient parfois d’une formation en techniques culturales de certaines ONG pour améliorer leur production. Dans le cadre de sa politique de promotion de la production, le gouvernement avait recommandé le regroupement des producteurs, du site de N’djili surtout, en coopératives. C’est ainsi que le PASMAKIN organisait des sessions de formation des administratifs des comités de ces coopératives sur la politique d’encadrement des ressources humaines. Il les approvisionnait en intrants agricoles. Malgré ce système coopératif, qui d’ailleurs connut un échec, les maraichers se « débrouillent » pour avoir des intrants nécessaires à la production. Il existe des écoles de démonstration pour les maraîchers regroupés en associations où ils bénéficient d’une formation sur les techniques culturales. Ce sont des « Champs-Ecoles Paysans » institués

par la FAO qui font objet de cet article. Si l'on tient compte de la forme d'exploitation pratiquée, ce type d'agriculture peut être qualifié de semitraditionnel. Elle (agriculture) est en effet caractérisée par une faible superficie emblavée, l'usage des outils encore rudimentaires composés de houe, machette, coupe-coupe, hache, pèle, bèche, râteau, binette, herse ; arrosoir, etc. et le recours généralement à la main-d'œuvre familiale. Système de production Par système de production, nous voulons entendre des éléments d'ordre écologique, technique, socioéconomique, culturel qui déterminent la production agricole. On parle aussi du système de culture. Au Pool Malebo, l'exploitation des terres se fait de trois façons : Le « paysan urbain » est propriétaire de terre et la cultive lui-même avec sa famille (faire-valoir direct) ; il peut louer la terre auprès du propriétaire selon deux modes le fermage ou le métayage. Il peut l'acheter et en devient propriétaire. Cette exploitation agricole comporte un double objectif : pourvoir aux besoins du ménage, c'est-à-dire assurer à celui-ci un revenu qui lui permette de satisfaire ses besoins. C'est la subsistance marchande, selon Olivier de Sardan. Ce système de production est caractérisé par la monoculture, la rotation et l'association des cultures. La monoculture est la culture d'une espèce végétale. Comme mode de culture, elle occupe dans l'aire de l'étude, le Pool Malebo, presque la totalité des superficies emblavées. Le maraichage et la riziculture se pratiquent essentiellement en monoculture ; on trouve une culture par plate-bande. Sur l'ensemble de la parcelle du cultivateur on peut trouver deux ou trois cultures différentes. Dans la rotation des cultures, il est question de la succession de différentes plantes cultivées sur une même terre. Cette rotation des cultures n'est pas une pratique systématique dans le périmètre de production des légumes. Cependant, elle est pratiquée dans le périmètre rizicole où les séquences les plus fréquentes sont : riz-niébé ou rizlégumes. Quant aux cultures associées, on cultive plusieurs espèces et variétés de plantes, en mélange sur un même champ. En d'autres termes, le « paysan urbain » sème dans une même plate-bande, soit au même moment, soit à des moments différents, plusieurs espèces de culture ou variétés. Les cultures associées ne constituent pas un mode dominant du système de production au Pool Malebo. Cela serait dû au type de sol sablonneux qui n'est pas riche et au caractère socio-économique du maraichage. En effet, les clientes achètent les plates-bandes des légumes en entier qu'elles récoltent elles-mêmes. Néanmoins, on trouve parfois le gombo, le maïs ou le manioc associés aux légumes. La pratique des cultures associées est très répandue en Afrique en général et en RDC en particulier. Son efficience doit être considérée dans le cadre des systèmes de production paysan sous divers angles : productivité agricole dans les deux optiques de subsistance et d'échange, économie de la biomasse, économie du sol et du travail, économie du risque (Dupriez H., 1980 : 129). L'étude menée par le PNUD, déjà citée, abonde dans le même sens : cette fréquence élevée pour les associations culturales se justifie très probablement par le manque de terres disponibles, le souci de diversifier les cultures en vue de maximiser le profit, le facteur temps et la main -d'œuvre qui sont limitatifs.

FORMATION ET PRATIQUE DU « CHAMP ECOLE PAYSAN »

Formation du paysan et sa pratique sur le champ. Au Pool Malebo, nous avons observé plusieurs organisations parmi les « paysans urbains ». Certaines associations telles que

l’Association des Producteurs Riziculteurs et Maraichers, en sigle A.P.R.M. ont pour objectifs entre autres : Encadrer et défendre les « paysans urbains » à tous les niveaux ; Assurer leur formation sur le leadership et sur les techniques culturales.

Parmi les diverses formes d’organisations rencontrées, certaines ont un caractère conventionnel et une durée limitée. D’autres formes ont un caractère purement circonstanciel. Les membres se mettent ensemble dans un but très immédiat, sans attacher d’importance à la pérennité du groupement. C’est le cas des associations des maraichers constituées pour une formation pratique en techniques agricoles que nous pouvons appeler structures temporaires privées. Actuellement, Il existe des écoles de démonstration pour les maraîchers regroupés en associations où ils bénéficient d’une formation sur les techniques culturales. Ce sont des « Champs-Ecoles Paysans » institués par la FAO. On en dénombre plusieurs sur chaque site. Chacune d’elles a au moins un champ de démonstration où les travaux pratiques d’apprentissage agricole s’effectuent, notamment concernant le semis, le repiquage, l’usage des engrais chimiques, etc. Les « paysans urbains » se réorganisent en association pour envoyer leurs délégués en formation pour qu’à leur tour, les connaissances et techniques acquises leur soient enseignées. Cette formation agricole est assurée par certaines ONG telle que « Initiative paysanne » (IP). Après leur formation, les représentants des différentes associations sont tenus de faire la restitution à leurs membres respectifs, et ce, de façon pratique, la formation reçue dans les « champs écoles ». C’est la formation en cascade.

Résultats du « Champ Ecole Paysans » sur l’agriculture Maraichère Il y a une négociation entre les « paysans urbains » soucieux d’obtenir le maximum de revenu monétaire et de prestige personnel. Car chaque comité de ces groupements veille à la production et au prestige de son groupe. Les écoles aux champs fournissent donc aux « paysans-urbains » un environnement d’apprentissage approprié afin qu’ils puissent atteindre leurs objectifs de réduction des intrants chimiques et d’accroissement des bénéfices. Les résultats de cette formation sont les suivants : Au niveau de la production :

Grace à la formation pratique reçue, les paysans ont changé leurs anciennes techniques culturales pour adopter les nouvelles techniques notamment l’organisation des pépinières, le repiquage en ligne, l’usage des engrais chimiques, etc. En effet, dans l’agriculture traditionnelle les paysans sèment par l’épandage des semences à la volée. Après la formation, ils organisent désormais des pépinières d’abord où ils sèment des graines à la volée. Ensuite, ils font le repiquage en ligne des jeunes plantules dans les plates-bandes définitives. L’arrosage des légumes est fait par les maraichers contrairement à l’agriculture traditionnelle qui dépend des averses naturelles. Il y a donc une amélioration des techniques culturales, en conséquence la qualité et la quantité des légumes du paysan urbain.

Sur le plan économique :

L’amélioration des techniques culturales a entrainé celle du rendement par plante-bande et, par ricochet l’augmentation du revenu agricole du paysan urbain. Ce revenu, nous l’avions estimé à 69,5$ US un peu plus que celui de 49 $ US avancé par Nzuzi et Mbuyi dans leur livre ‘ Pauvreté urbaine à Kinshasa’. Cet avantage économique est aussi ressenti par les commerçants vendeurs des légumes dont la qualité et la quantité se sont améliorées avec les nouvelles techniques culturales. Ainsi quelques paysans ont soutenu avoir élevé et fait étudier leurs enfants avec le produit de leur activité, à savoir : le maraichage. Malgré l’augmentation du rendement par plante bande, la production agricole du paysan urbain reste faible et antiéconomique vu la petitesse de la superficie emblavée (3 ou 4 plates-bandes par producteur) ; elle ne peut contribuer au développement de la ville. Du point de vue socio-culturel ou éducatif : Grace à la formation agricole pratique, les paysans urbains ont su se mettre ensemble en associations dans un but très immédiat, sans attacher d’importance à la pérennité des groupements. Dans la mesure où les « paysans urbains » prennent l’habitude de travailler en groupe dans le cas des « Champ-Ecole Paysans », de s’associer en coopérative avec les autres producteurs, de partager leurs expériences et la formation agricoles avec les voisins, ils créent une nouvelle solidarité en dépit de la production individuelle. Ce cas du « paysan urbanisé », venu récemment des milieux ruraux, qui ne comptait plus que sur ses liens de parenté, mais crée une nouvelle solidarité en ville avec des voisins ou collègues du métier, constitue un souci réel de modernisation de l’agriculture jadis considérée comme activité traditionnelle de subsistance. Nous pensons que le ministère de l’agriculture ou celui du Développement Rural devrait le capitaliser et l’étendre à tous les paysans des milieux ruraux. En effet, l’agriculture dans ces milieux est considérée comme une activité de routine qui ne nécessite pas une formation, on apprend sur le tas auprès des parents comme le cas de la plupart des paysans urbains en villes. Nombre de paysans (40%) ayant un niveau d’études nul… considèrent l’agriculture urbaine comme leur mode de vie à l’instar des villageois, septante trois pour cent des paysans interrogés ont pratiqué cette activité ailleurs (aux villages) avant de le faire ici à Kinshasa (Kaba-kaba, 2013 :205). Pour que cette agriculture urbaine ne soit pas une urbanisation de pauvreté ou urbanisation sans développement, il faudra donc bien organiser et officialiser cette formation pratique du « Champs Ecoles Paysans » au niveau du Pool Malebo, afin de créer une véritable économie agricole urbaine.

CONTRAINTES DU CHAMPS ECOLE PAYSANS

La formation des paysans urbains par le « Champs Ecole Paysans » pratiquée au Pool Malebo se heurte à une multitude de contraintes à deux niveaux : au niveau des organisateurs de cette formation et au niveau des paysans eux-mêmes. Au niveau du sommet, c’est-à-dire du ministère de l’Agriculture secouru par la FAO, initiateur de cette formation, la tâche n’est pas prise au sérieux. Les paysans urbains devraient être encadrés sur terrain par des agents formateurs appelés « Facilitateurs » selon le langage de la méthode de « Champs Ecole Paysans ». Mais ces facilitateurs sont invisibles sur le terrain, la formation est donnée aux délégués des paysans en dehors des champs qui la restitueront à leurs homologues sur terrain avec risque de la déformation. Ils ne sauront pas répondre, à notre avis, à toutes les questions ou difficultés posées par les paysans sur terrain. Au niveau des paysans eux-mêmes : Le

nombre de paysans s'intéressant à la formation pratique du « Champs Ecole Paysans » est faible ; la plupart de ceux qui l'acceptent n'ont pas le niveau d'instruction requis pour bien assimiler la matière. Ceci peut justifier le mauvais usage des engrais chimiques auxquels ils font recours après la formation. Selon des agronomes, des consommateurs sont parfois intoxiqués par des légumes produits avec des engrais chimiques mal utilisés, et récoltés précocement. Les paysans urbains conservent leur habitude de pratique d'une agriculture de subsistance, d'autoconsommation, négligeant le volet de rentabilité économique. Ils continuent à produire de manière isolée ou individuelle (égoïste). Ce qui justifie leur faible production et le recours fréquent à la main d'œuvre familiale.

Conclusion

Aujourd'hui dans les pays en développement, l'agriculture urbaine a une importance qui n'est plus à démontrer. Elle s'appuie sur les activités agricoles exercées à l'intérieur ou au contact des villes et agglomérations, toujours dans un but de produire. A Kinshasa au Pool Malebo, on observe un grand nombre de paysans urbains, des hommes et des femmes citadins qui s'occupent et vivent principalement des travaux de la terre pour la subsistance de leur famille en passant par le marché. Il s'agit du maraichage essentiellement pratiqué avec des outils rudimentaires par des migrants ruraux pour la plupart, à faible revenu. Cette agriculture urbaine peut contribuer de façon significative à la sécurité alimentaire et à la création d'emplois à Kinshasa. Pour plus d'efficacité et de bénéfice à la population kinoise, aux producteurs premièrement, il faut qu'elle quitte le niveau d'agriculture de subsistance vers une agriculture moderne. Le Ministère de l'agriculture l'a compris et organise la formation pratique des paysans urbains par la méthode appelée « Champs Ecole Paysans ». Les résultats, maigres soient-ils, de cette méthode sont visibles au site agricole de Tshuenge où certains paysans ont vu la qualité et la quantité de leur production s'améliorer et leur revenu s'accroitre. Cependant cette formation des maraichers ne semble pas être une priorité pour les spécialistes du ministère de l'agriculture. Ceux-ci sont rares ou absents sur le terrain pour l'accompagnement des paysans tout au long du cycle productif comme l'exige la méthode du « champ Ecole Paysans ». Les délégués des paysans bénéficiaires de la formation ne sont pas en mesure de répondre à toutes les questions difficiles que leur posent les mandants sur le terrain. Pour que cette formation soit profitable au développement agricole des paysans urbains, nous recommandons ce qui suit : La création d'un cadre large intégré du développement de ce secteur par les ministères de l'Agriculture et du Développement rural où la formation pratique du « Champ Ecole Paysans » aura une place de choix. Les formateurs ou mieux les facilitateurs devront prendre conscience de leur responsabilité auprès des paysans urbains. Le ministère de Développement rural regorge beaucoup d'agents de développement, techniciens en développement rural, diplômés des Instituts Supérieurs de Développement Rural (ISDR) qui ne font presque rien ici en ville, alors qu'ils sont aptes à encadrer les paysans. Ils peuvent être utilisés dans les « Champs Ecole Paysans ». L'organisation des paysans individualistes en coopérative de production plus large, afin d'augmenter les superficies emblavées pour un bon rendement. Grace à cette organisation, Kinshasa peut se nourrir de sa propre production maraichère et même exporter le surplus. Si la routine

est bannie, l’agriculture urbaine de subsistance peut devenir une agriculture moderne qui contribuerait au développement de la ville.

Bibliographie sommaire

Bezy, F. (1983), « La ville : pôle de croissance ? », in Symposium : villes et campagnes. Problèmes du monde en développement, Bruxelles, Académie Royale des Sciences d’outre-mer, pp.101-106. Chonchol, J. (1990), « Modernisation agricole et stratégies paysannes en Amérique –latine », in Revue internationale des sciences Sociales, n°124, Unesco/érès, pp.157-173. Coquery-vidrovitch, C. (1990), Les sociétés paysannes du tiers-monde, éd. L’Harmattan, Paris. Dufumier, M (2004), Agriculture et paysanneries des Tiers mondes, éd. Karthala, Paris. Dupriez, H., (1980), paysans d’Afrique noire, éd. Terres et vie, Bruxelles Ela, J-M (1983), La ville en Afrique noire, éd. Karthala, Paris. Grevisse, F (1990), « Coup d’œil sur l’évolution des villes et de la campagne Haut-katangaise de 1930 à 1960 », in Coquery-Vidrovitch : Sociétés paysannes du tiers-monde, éd. L’Harmattan, Paris, pp.63-76. Ipusu, N (1989), « La formation du paysan : une nécessité pour le développement rural », in Recherches Philosophiques Africaines, n°14, FCK, Kinshasa, pp.90-103. Kaba-kaba, M.A. (2017), L’agriculture urbaine, facteur d’intégration des paysans à la vie urbaine à Kinshasa, dans Cahiers Congolais de Sociologie, n°38, Département de Sociologie, Unikin, pp. 9-29. Kankonde, M. et Tollens, E (2001), Sécurité alimentaire au Congo-Kinshasa, consommation et survie, éd. L’Harmattan, Paris. Marc Chevrier, « L’agriculture urbaine ou les paysages nourriciers de la ville», L'Agora, vol. 8, no 3, 2001. Muzingu N. B. (2004), Agriculture urbaine à Kinshasa : Alternative à l’insécurité alimentaire, mémoire de DEA, Faculté Universitaire des Sciences Nzuzi, L.F. et Mbuyi, T.C. (2004), Pauvreté urbaine à Kinshasa, éd. Cordaid, La Haye. Tshama Kanumbi, L’autosuffisance alimentaire des zones périurbaines comme alternative à l’inversion des rôles entre ville et campagne. Cas de Kingantoko dans la banlieue de Kinshasa, dans RASSH, vol VI, Décembre, 2014 Villien, F. (1988), « L’agriculture dans la ville : l’exemple de Bangui », in Cahiers d’outre-mer, vol.41, n°163, pp.163-180.